

Préface

QUI VEUT FAIRE L'ANGE CRÉE LA BÊTE

Un ange, blanc comme il se doit (?), de neige, lumière et Vertu, terrasse un diable apoplectique (sang et flammes pourpres du Vice). Avec une épée vengeresse et, pour faire bon poids, bonne mesure, la balance de la Justice.

Dans cette figure de catch chrétien, cliché kitsch et manichéen, trouvée au Burkina Faso¹, on retrouve une des expressions majeures de cette arrogance binaire qui, depuis des siècles, a pesé sur le monde (Bien contre Mal, Beau contre Laid, Lumières contre Ténèbres, "Civilisation" contre "sauvagerie", "Blancs" s'installant au-dessus des "Noirs", des "Jaunes", des "Rouges", etc.) et continue, sous d'autres formes, à exercer ses ravages : "démocratie" pharisienne contre fumeuses "forces du Mal", religion(s) révélée(s) contre mécréants, païens et pervers de tout poil, "tolérance zéro" contre conduites "anti-sociales", humanitaire contre catastrophes, et même, en glissant un peu, forteresse Europe contre clandestins. Dichotomies radicales...

Alors pourquoi choisir cette icône simpliste comme illustration de couverture d'un ouvrage collectif, résultat d'un concours et d'un prix littéraires qui ont pris pour thème central la résistance au racisme, à la xénophobie, à l'ethnisme ?

Faut-il lire l'image au premier degré ? Sûrement pas. Bien au contraire, elle nous a paru, dans sa candeur saint-sulpicienne qu'exprime, avec talent, le sculpteur, condenser un peu de l'absurdité de ceux, quels qu'ils soient, où qu'ils se trouvent, qui s'arrogent le droit de désigner l'Autre, de le stigmatiser, de le diaboliser et de couper l'humain en tranches, au "propre" et au figuré.

Williams Sassine, l'iconoclaste, aurait apprécié, je pense, ce renversement de perspective, ce détournement volontaire du sens.

UN PRIX WILLIAMS SASSINE

L'idée d'un prix littéraire conçu en Belgique francophone et destiné à reconnaître et promouvoir, autant que faire se peut, la créativité et le

1. Photo prise par Emile Lansman, devant un hôtel de Yaoundé. L'auteur de l'œuvre, camerounais peut-être, n'est, jusqu'à présent, pas connu de nous.

talent d'écrivains issus d'Afrique s'est très vite articulée autour d'un nom essentiel : celui de Williams Sassine, romancier, poète, auteur de théâtre guinéen. Il s'agissait de rendre un hommage explicite à celui qui, à nos yeux, incarne, tout à la fois le combat constant pour la liberté de pensée, la conquête de la maîtrise multiforme et brillante de l'expression littéraire, le refus systématique des duperies de la bonne conscience, le sens acéré du tragique et de l'humour corrosif et, finalement, une sorte d'humanisme construit sur la tension vécue entre idéal, révolte et quête de dignité.

Pour mieux comprendre cette trajectoire insigne (qui tient parfois de la descente aux enfers), il importe de lire et relire son œuvre et, en particulier, ses cinq romans, tous parus aux éditions Présence Africaine. Ils ont su marquer, chaque fois, des lecteurs de toute origine, pour qui les textes venus d'Afrique ne sont pas à mettre en cageots, au rayon "produits exotiques" du supermarché de la culture mondiale. On trouvera, en annexe, à la fin du volume, une brève présentation de l'homme et de ses écrits.

UN CONCOURS

Il existe bien des manières de parler et de faire parler d'une production littéraire dans ses diverses dimensions : organisation de rencontres publiques avec des écrivains, séances de lectures, colloques, cours spécialisés, conférences, rédaction de recensions critiques, diffusion d'expositions sur le thème, stands de librairie lors d'événements culturels, interventions auprès des médias et, bien sûr, constitution et gestion d'une bibliothèque de prêts, enrichie de façon continue.

En ce qui concerne les littératures d'Afrique (ainsi que celles de ce qu'il est convenu d'appeler la diaspora d'origine africaine), l'Ong bruxelloise CEC² a, depuis plus de vingt ans, eu recours à toutes ces formes d'action.

Par ailleurs, un autre secteur de ses activités est aussi, depuis longtemps, un essai de déconstruction des stéréotypes anciens et actuels, conscients ou larvés, racistes ou xénophobes, qui continuent à peser sur l'imaginaire occidental et handicapent les rapports humains avec le continent africain.

Il nous a donc paru logique de chercher à concilier ces deux axes par l'organisation d'un concours de nouvelles, lancé en juin 2005 et couronné ensuite par un prix et la présente publication collective. Le

2. Ong soutenue par la Coopération belge au Développement.

thème général se formulait de la manière suivante : "*Comment faire face, résister aujourd'hui au racisme, à l'ethnisme et à la xénophobie ? Comment s'investir pour les juguler ?*" Le concours était destiné à "des auteurs francophones d'origine africaine, qu'ils résident ou non sur le continent". Autres précisions importantes : les textes devaient être inédits et les envois anonymes, pour garantir ainsi une plus grande objectivité de jugement.

LES RÉSULTATS

Le concours a suscité l'envoi d'une cinquantaine de textes écrits par des auteurs originaires de dix-sept pays et d'un département français d'outremer : 13 du Cameroun, 8 de RDC, 5 du Togo, 4 du Sénégal, 3 du Tchad, 3 du Bénin, 2 du Maroc, 2 du Niger et, enfin, 1 d'Algérie, 1 d'Haïti, 1 de Côte d'Ivoire, 1 de Djibouti, 1 du Gabon, 1 de Guinée, 1 de Madagascar, 1 du Mali, 1 de Martinique et 1 du Rwanda.

C'est, pour une première expérience, une palette résolument variée et une récolte satisfaisante. De même, les thèmes choisis par les participants se sont, dans l'ensemble, révélés d'une remarquable diversité, rencontrant ainsi les souhaits des organisateurs : racisme "ordinaire" subi par les migrants dans des sociétés du Nord (France, Belgique, Etats-Unis, Angleterre, Suisse, Russie...), troubles ethniques au Sud, guerres civiles, calvaires de réfugiés, préjugés sociaux et culturels, tabous rétrogrades, crispations identitaires, traces d'esclavage et de colonialisme, amours contrariées, avatars libidineux voués à l'échec par la différence, effets pervers du médiatique, rejets du sexisme et de l'homophobie, etc.

Il fallait donc trier, parfois à contrecœur. Un pré-jury, constitué au sein même de CEC (Maud Bocken, Dominique Gillerot, Jean-Pierre Jacquemin), a retenu, après plusieurs relectures et de nombreuses discussions, 19 nouvelles devant être soumises à l'attention du jury final.

LE JURY

Il fut constitué à partir de deux critères : d'abord, dans l'esprit des organisateurs, il importait qu'il soit majoritairement belge, non pas au nom d'un quelconque chauvinisme, d'un nationalisme culturel étriqué, mais bien parce qu'en Belgique francophone la frilosité reste grande en matière d'intérêt actif pour les littératures d'Afrique. Il fallait donc "marquer le coup".

Ensuite, nous souhaitions aussi que les membres du jury aient, pour la plupart d'entre eux, des liens avec l'Afrique, personnels ou professionnels, ainsi qu'une sensibilité aux questions des relations Nord-Sud, sans pour autant tomber dans le consensuel dogmatique.

Le choix de CEC s'est porté sur les personnes suivantes :

Dominique Aguessy, écrivaine (poétesse, auteur de contes inspirés des traditions ouest-africaines), d'origine sénégalo-béninoise, et qui vit en Belgique depuis de longues années.

Françoise Lalande, écrivaine (romancière et essayiste) bien connue dans le monde des lettres belges et françaises et qui réside actuellement au Maroc.

Amélie Schmitz, attachée aux Archives et Musée de la Littérature (Bibliothèque royale de Belgique), qui abritent un patrimoine lié à l'Afrique centrale.

Daniel Laroche, directeur de la Maison de la Francité, ancien collaborateur de la Promotion des Lettres belges.

Emile Lansman, éditeur très actif dans le domaine du théâtre francophone et dont l'action, sans frontières (plus de 500 titres publiés), a fait une place très notable à des auteurs originaires d'Afrique (Sony Labou Tansi, Kossi Efoui, Koffi Kwahulé, Pius Ngandu Nkashama, entre autres).

Gauthier de Villers, sociologue, directeur de l'Institut africain/CEDAF, organisme de recherches actuellement intégré au Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren).

Pour conclure, enfin, moi-même, chercheur et enseignant en littératures africaines.

Le jury s'est prononcé en faveur de 15 textes et a identifié les 3 nouvelles considérées comme étant les plus remarquables, et qu'on trouvera, par conséquent, situées en tête de ce recueil.

La proclamation publique des résultats du prix Williams Sassine s'est effectuée le 14 décembre 2005 à la Maison de la Francité à Bruxelles, en présence des deux premiers lauréats, ainsi que d'autres auteurs primés.

Quelles remarques peut-on formuler sur les textes réunis dans *Le camp des innocents* ?

Une première constatation est celle de l'extrême liberté avec laquelle les auteurs ont traité les thèmes qui leur étaient proposés. Malgré l'évident moralisme des questions : "Comment *faire face, résister* aujourd'hui, au racisme, à l'ethnisme, à la xénophobie ? Comment *s'investir* pour les *juguler* ?", la plupart des nouvelles ne répondent pas de façon frontale, ne s'inscrivent pas dans le "bien pensant" ou le "politiquement correct". Elles n'offrent pas de réponses toutes faites ni de programmes salvateurs. Elles choisissent, au contraire, dans leur majorité, de décrire, de nommer, pour dénoncer, cela va de soi, l'injuste et l'insoutenable, mais surtout de creuser, d'explorer les labyrinthes souterrains d'imaginaires collectifs ou personnels que rongent névroses et psychoses fatales.

De plus, et c'est sans doute un signe des temps, plusieurs de ces textes ont visiblement refusé de s'enfermer dans un cadre conceptuel trop étroit : ne se limitant pas au sens précis des termes *racisme* (système de pensées et de conduites agressives issu de la prétendue supériorité d'une "race" sur une autre), *xénophobie* (peur de l'étranger, débouchant sur la haine), *ethnisme* (cristallisation mortifère de l'identité d'un peuple par rapport à ses voisins), ils expriment clairement la critique de toute exclusion, de quelque nature qu'elle soit.

Enfin, autre trait notable, beaucoup d'auteurs présentés ici, que leur registre soit tragique, réaliste, lyrique ou, parfois, satirique, traduisent un souci de la nuance et le rejet du manichéisme. C'est d'abord *l'absurde* qui est mis en relief, la prégnance des préjugés, la folie contagieuse des guerres manipulées, mais aussi l'incapacité de communiquer vraiment, les lâchetés du non-dit, les cécités mutuelles entretenues par la paresse. Toute personne victime ou proche des victimes, semblent dire certains, n'a pas, pour autant, un brevet de totale innocence. Et ils rejoignent en cela, délibérément ou non, la lucidité de Sassine.

Vous avez l'heure ?, de Sami Tchak, dans son délire obsessionnel, paraît d'une noirceur absolue, digne d'un huis clos sartrien. Mais dans cet aveu qui émerge, se refoule, se reconstruit à coups de bribes, de réminiscences bloquées, surgit aussi quelque chose qui ressemble à de la compassion. Le crime, sans nul doute, était effroyable. Le coupable est pathétique.

Une voix entre mes entrailles, de Vincent Lombume Kalimasi, parle, pour sa part, de rédemption. La narratrice, ancienne prostituée, femme stérile, vieillie, déçue, rejetée par les préjugés de ses compagnons de misère, survit dans un bidonville kinois. Elle s'est repliée sur elle-même et rumine ses splendeurs d'antan. Le sort d'un enfant albinos, maudit par tous, réprouvé, encore plus vulnérable qu'elle, va détruire les murs de sa solitude. La litanie lancinante, cruelle, se mue en un chant d'amour.

Une histoire américaine, de Kangni Alem, joue franchement la carte de la dérision, de la bouffonnerie des ambitions et appétits humains. Il mêle avec truculence immigration, galères quotidiennes, désillusions littéraires, préjugés culturels, sexualité(s) et racisme(s). Son narrateur malchanceux navigue entre faux polar et BD, entre Chester Himes et Crumb et bien d'autres grands déjantés. On rit beaucoup. Puis on réfléchit. La farce, construite savamment en jeux de miroirs, d'homologies subtiles, n'était-elle vraiment qu'une farce ?

A tiroirs ouverts, de Théo Ananissoh, raconte de manière délibérément réaliste, d'une écriture à la pointe sèche, une rencontre humaine ratée : au cœur d'une province française, quelques jours de la vie commune d'une Blanche vieillissante et d'un jeune étudiant noir. Malaise profond de deux êtres qui ne pourront s'accorder. Séductions maladroites de l'une, réticences gênées de l'autre, persuadé d'être réduit au rang d'objet sexuel.

Un texte à lire à plusieurs niveaux, car s'il évoque, pris à la lettre, les errements piteux du désir, il s'en dégage cependant un sentiment diffus de conscience malheureuse et même d'aigre mélancolie. L'innocence et la vertu jeunes peuvent, elles aussi, être féroces et laisser des stigmates durables. Joseph fut-il meilleur que Madame Putiphar ?

La besace, de Mouhcine Ayouche, explore les ressources de la *halqa*, séance publique de contes populaires dans la tradition marocaine, au coin des rues et des marchés. Il revisite ce genre millénaire pour sortir, pêle-mêle, de la besace du conteur, toutes sortes d'éléments culturels empruntés aux patrimoines les plus divers de l'histoire humaine. Il en offre ainsi une synthèse, moyen de résistance au racisme, par le biais d'un humanisme qui s'édifie sur la fusion.

La baraka, de Houriya Chérif Haouat, évoque la plus ancienne, la plus universelle des discriminations, le sexisme, dans le contexte précis d'une famille maghrébine plongée dans la mythologie funeste qui veut que la naissance d'une fille soit vécue comme un châtement. Révolte

contre l'aliénation d'une suprématie masculine intériorisée aussi par les femmes.

L'avenue des lauriers, d'Ousmane Diarra, partant d'un fait divers banal (un automobiliste écrase une poule), construit une spirale terrifiante où l'opposition entre "riche" et pauvres prend des airs d'Apocalypse. Un humour glacial y baigne l'absurde.

Monologue pluriel, de Charles Djungu-Simba, est de l'ordre de la satire. Caustique, il renvoie presque dos à dos les préjugés multiples et mutuels de certains assistés et travailleurs "sociaux". Dans une Flandre, une Belgique qui prêtent volontiers à caricature. Monologues/dialogues de sourds où tout est passé à la moulinette : l'identitaire ancestral, les clichés interafricains, la condescendance nordique, l'exotisme et le cynisme plat. Jusqu'à une "revanche culturelle" absolument dérisoire. Rire vaut mieux que grincer des dents.

Cachés, de David Doma-Tanga, choisit de narrer sobrement une difficile histoire d'amour qu'il situe en Inde aujourd'hui. Mais, cet amour est interdit, socialement condamné, menacé de toutes parts : il s'agit de deux jeunes hommes. Une guerre livrée à l'ostracisme, un autre combat de libération.

Dans la jungle dérive, signé du pseudonyme Gertrude, porte bien son titre ambigu : dans un décor tropical, sur les rives d'un fleuve, frontière inquiétante, se déploient les flux de la tragédie. Une maison, vase clos de type colonial, d'où s'échappe une fillette en révolte, pour jouer à Ophélie. Après sa disparition, angoisse et phantasmes racistes de la mère. Impuissance du père meurtri. Douleurs cumulées du "bon serviteur", frappé aussi d'un autre deuil. Dans une langue poétique subtile, les traîtres courants de l'inégalité et de l'indicible entre les êtres.

Missive du camp de la mort, de Jean-Claude Kangomba, reflète différemment la tragédie humaine, quand l'intolérance et l'ethnisme attaquent de plein fouet. Une lettre pour dire la pire des blessures, celle d'une *mater dolorosa* qui voit s'éteindre son enfant dans le contexte oppressant d'un camp de réfugiés d'origine kasaïenne, forcés de fuir le Katanga. Une mère d'abord anéantie, mais qui restera une femme libre, intelligente et finalement capable de résister par l'analyse et de refuser de répondre à la haine par la haine.

Sales nuits pour Maggy, d'Achille Ngoye, renoue avec la veine des nouvelles et polars noirs qui ont fait le nom de cet auteur. Dans son langage volontiers nerveux, familier, inventif à jet continu, il décrit les catastrophes qui vont s'abattre en cascade sur une femme blanche qui vit sans préjugés dans un pays d'Afrique et y a cherché à se rendre utile, comme le Monsieur Baly de Sassine. Point de départ de ces catastrophes : les reportages sensationnels sur les expulsions de l'espace Schengen.

Bagatelles pour une limonade, de Johary Ravaloson, pratique avec liberté le mélange de la trame narrative, des thèmes et des intentions : réflexion sur les sens et les limites de l'acte d'écrire, résurgences de souvenirs d'enfance, description de tensions sociales entre Malgaches "de souche" et Indiens "immigrés", pulsions d'émois sexuels "coupables", goût acidulé de l'innocence perdue...

Trois hivers à Genève, de Fama Diagne Sène, d'une grande acuité de regard, retrace un instant de la vie quotidienne d'une jeune femme sénégalaise venue étudier en Suisse. Par le truchement d'un simple trajet en bus, sont mis à nu sans concessions les mécanismes et les réflexes du "racisme ordinaire", à la fois bête et méchant. Une vision fine et salutaire pour la trop bonne conscience bourgeoise.

Enfin, *Soleil noir et crépuscules blancs*, d'André Yoka Lye Mudaba, nous renvoie encore au désir d'Europe et à son désenchantement. La narratrice, une Congolaise, a rêvé d'étudier la médecine en Belgique. Echec. En séjour devenu illégal, elle travaille comme aide de salle dans une maison de retraite pour vieux, figés dans leurs solitudes. L'exclue aide d'autres exclus, en recourant aux réminiscences de la chaleur humaine d'Afrique.

Ces résumés, forcément subjectifs, ont souhaité avant tout baliser la complexité des thèmes et des formes des auteurs réunis autour du prix Williams Sassine. On le verra dans les brèves notices qui accompagnent les nouvelles, certains auteurs ont des noms connus, reconnus, confirmés, d'autres font leurs premières armes. A vous de lire et de partager leurs rêves, leurs indignations, leurs sagesses ou leurs franchises. Et leurs talents singuliers, au sein d'une mosaïque qu'on espère utile et belle.

Jean-Pierre Jacquemin